

Faire figure d'étranger

Regards croisés sur la production de l'altérité
 - Claire Cossée, Emmanuelle Lada et Isabelle Rigoni (sous la direction de) -
 Armand Colin, 2004



«Penser les rapports de l'altérité autrement», c'est la volonté des auteur(e)s de cet ouvrage. Nécessité du moment à coup sûr : il est en effet de moins en moins évident de s'y retrouver dans le foisonnement des discours, savants ou politico-médiatiques, sur l'«autre» où les notions mobilisées peuvent servir une perspective donnée comme son opposé. Les mêmes mots peuvent «Faire France» ou «Faire figure de l'étranger». La fabrique sociale de l'«altérisation» bat ainsi son plein par le biais des processus discursifs de catégorisation. En soi, la chose n'est peut-être pas inquiétante (c'est un processus universel), elle le devient par contre quand elle sert de mode explicatif unique ou privilégié à toute pratique jugée comme anémique ou déviante. Là, on glisse vers toutes sortes de dérives qui construisent les situations minoritaires comme conditions

négatives donnant lieu à tous les processus d'assignation, de domination, de discrimination...

Les auteur(e)s s'attèlent dans ce livre à déconstruire ces processus par une réflexion qui met à l'épreuve du quotidien «les constructions sociales des figures de l'«Etranger», sommé de prendre place dans l'espace local et national tout en étant renvoyé à un ailleurs qui l'en déconnecte. Quelque chose de l'ordre d'un paradoxe auquel la «politique française d'intégration» et ses déclinaisons institutionnelles ne sont elles-mêmes pas étrangères. L'approche, et c'est là également son originalité, ne s'enferme pas cependant dans les débats français récurrents sur l'immigration et l'intégration, mais part du terrain, des récits et des expériences d'hommes et de femmes, pour analyser la manière dont les assignations les surdéterminent ainsi que les tactiques qu'ils déploient pour y résister ou composer avec.

La diversité des approches (sociologiques, anthropologiques et historiques) se rejoignent sur quelques éléments essentiels : «le refus de toute lecture essentialiste de la réalité sociale et des pratiques des acteurs, individuels et collectifs», la déconstruction des «lectures ethniciées des rapports sociaux» et la promotion d'une «lecture dynamique et diachronique». On comprend mieux à partir de là comment la «figure

d'étranger» est «faite», comment elle est construite dans des rapports sociaux. Une contribution importante aux recherches sur les rapports entre groupes «ethniques». ■

Abdellatif Chaouite

Repolitiser l'insécurité

Sociologie d'une ville ouvrière en recomposition
 - Manuel Boucher -
 Préface de Manuel Mucchielli
 L'Harmattan, 2004.



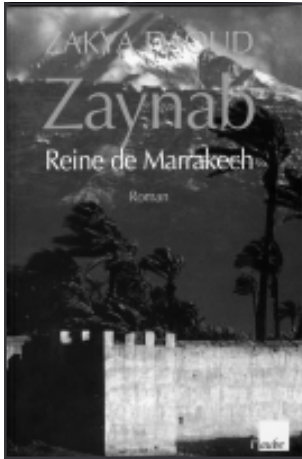
Comment reconstituer un espace social en voie de dissociation sans pour autant sombrer dans l'« hystérie sécuritaire » ?

Le livre décapant et sans concession, est résultat d'une enquête sociologique sur le traitement de la délinquance. Il propose des logiques d'action pour re-politiser et re-conflictualiser l'insécurité civile et sociale ■

Zaynab Reine de Marrakech

- Zakya Daoud -

L'aube, 2004.



Dans son livre « L'Afrique du Nord au féminin », Gabriel Camps introduit ainsi la figure de Zaynab, héroïne du premier roman de Zakya Daoud : « Peu de femmes eurent dans l'histoire du Maghreb médiéval un rôle aussi important que Zeïneb, l'épouse des deux premiers princes almoravides. Elle contribua grandement à la constitution de l'Etat almoravide qui devait s'étendre du Sénégal à l'Elbe et de l'Atlantique au-delà d'Alger. Zeïneb est l'une de ces figures révélatrices du rôle politique qu'arrive parfois à jouer la femme musulmane alors que l'imagination occidentale, plus que la réflexion, ne voit en elle qu'un être insignifiant, soumis, en perpétuelle minorité puisque dépendant toujours d'un homme, qu'il soit son père ou son époux. » Mais le destin de Zaynab ne se

confond pas seulement avec la montée en puissance des Almoravides, farouches guerriers et croyants rigoristes montés du Sahara. Il fut plus exactement au croisement de plusieurs héritages emboîtés : l'héritage Nefzawa (en Ifriqiya méridionale) dont sa lignée était originaire, l'héritage berbère Masmouda de la vallée de l'Ourika où elle est née et a grandi, l'héritage de l'Andalousie auquel son histoire s'est trouvée mêlée... Une femme qui a su faire de tous ces héritages une force, une singularité, une intelligence que les plus rigoristes des « hommes » de pouvoir de l'époque ont reconnu. Le roman de Zakya Daoud nous restitue, de manière sensible et malgré le peu de documents historiques disponibles sur Zaynab, la force de cette figure. A l'heure où de nouvelles velléités « rigoristes » traversent les contrées méditerranéennes, charriant leur lot de visions misogynes et méprisantes des millions de « Zaynabs » et auxquelles « l'imagination occidentale » prête parfois main forte, ce roman vient rappeler qu'un travail de mémoire et d'histoire, nourri de la créativité des héritières et des héritiers, est des plus salvateurs pour s'engager dans une « volonté de l'avenir ». Zakya Daoud est en effet, d'une certaine façon, une héritière de Zaynab : par les croisements culturels où elle se situe, par les

combats qu'elle mène, par les lieux qui la hantent (Ghmat, Marrakech, Gibraltar...), par la créativité qu'elle a toujours su déployer (longtemps, elle a fait vivre une des revues les plus importantes au Maroc : « Lamalif »)... Il faut lui savoir gré de faire revivre cette figure centrale dans l'histoire des deux rives de la Méditerranée et, derrière cette figure, l'histoire des lieux tatoués par cette histoire : Marrakech évidemment mais plus encore Ghmat, à une vingtaine de kilomètres de Marrakech, véritable porte de la vallée berbérophone de l'Ourika, bourgade délaissée malheureusement aujourd'hui, à la mémoire blessée et méconnue, au profit de son seul « souk » du vendredi... Qui-conque connaît ces lieux, en proie à l'oubli, se prendrait à rêver, avec Zaynab de Zakya, à une autre politique des lieux de mémoire comme point d'appui pour la promesse d'un avenir plus juste entre les deux moitiés de l'humanité qui le façonnent : les hommes et les femmes. ■

Abdellatif Chaouite

Secondas-Secondos

Le processus d'intégration des jeunes adultes issus de la migration espagnole et italienne en Suisse

- Claudio Bolzman, Rosita Fibbi, Marie Vial -

2003, Seismo, Zurich.



Il est toujours instructif d'aller voir ce qui se passe à côté. Ici, en Suisse. Pays qui ne fait pas partie de l'Union européenne mais où ont émigré, dans les années 50 et 60, des populations dont les pays d'origine font eux partie de cette Union. Ici les Espagnols et les Italiens. Que sont devenus leurs enfants, ces Secondas-Secondos (« deuxième génération ») aujourd'hui jeunes adultes ? Quels sont leurs modes d'insertion dans la société suisse ? Comment articulent-ils leurs différents héritages ? Quelles stratégies identitaires construisent-ils ?...

Cette étude tente de comprendre les processus de mobilité sociale de ces générations en lien aussi bien avec la socialisation familiale (et les médiations communautaires dans les re-constructions identitaires) qu'avec le contexte institutionnel (la formation et l'insertion socio-professionnelle) dans une approche comparative à plusieurs niveaux (entre

deux cantons urbains, avec des groupes d'origine suisse, entre les générations...). Les résultats montrent qu'on est « loin [en Suisse] d'une logique de reproduction sociale d'une génération à l'autre » et que les parcours scolaires et professionnels de ces générations ressemblent à ceux de leurs contemporains d'origine suisse. Par contre, les réalités des vécus familiaux sont plus contrastées : départ plus tardif du foyer familial chez les jeunes issus de l'immigration, suivi d'une installation plus souvent en couple... Par ailleurs, la sociabilité de ces générations reflète aussi bien une intégration sans la société helvétique qu'une bilatéralité des références communautaires... Les auteurs concluent à une réalité qui n'est faite « ni (d')assimilation, ni (de) séparation » mais d'une « appartenance bipolaire » construisant des synthèses identitaires nouvelles. ■

Abdellatif Chaouite



« Les rapports sociaux se conjuguent au présent, mais se nourrissent du passé (réel, construit ou imaginé). La mémoire individuelle et collective tisse des liens avec l'histoire et joue un rôle prépondérant dans la construction d'une identité de groupe. Comment dès lors, des groupes en conflit peuvent-ils apprendre à se reconnaître mutuellement avec leurs droits et leur légitimité ? Le sujet est traité avec rigueur, sérieux, honnêteté.[...]

On n'est pas ici dans l'illusion de la rencontre « qui suffirait à tout ».

L'auteure sait bien que le dialogue demande une pédagogie du conflit) et que les conflits sont inévitables - et indispensables - entre majoritaires et minoritaires, entre cultures dominantes et cultures dominées, à l'intérieur même des groupes d'appartenance, à l'intérieur même des individus. Monique Eckmann sait de quoi elle parle: formatrice, femme, juive, blanche, suisse, de l'intérieur, elle connaît l'existence et l'importance du conflit.

Le décor est planté: un immense besoin de dignité et de reconnaissance habite ces Européens et ces immigrés, ces adultes et ces jeunes de toutes origines, ces peuples en conflit, et en même temps, ce n'est pas simple.

Le présent ouvrage se veut une contribution socio-pédagogique au projet d'une Europe ouverte, démocratique et respectueuse des droits humains »■

Monsieur Islam n'existe pas

Pour une désislamisation des débats

- Dounia Bouzar -

Hachette-Littérature, 2004.



Dounia Bouzar avait déjà abordé la question de l'islam en France dans un précédent ouvrage écrit à deux mains avec Saïda Kada, une militante musulmane, où deux conceptions de la pratique de l'islam s'opposaient sans s'affronter.

Dans le présent ouvrage, l'auteure revient sur cette pratique en interrogeant une douzaine de responsables d'associations musulmanes en France, toutes proches du mouvement « Présence musulmane » du médiatique Tarik Ramadan. Les livres et les cassettes de ce dernier constituent la principale source idéologique de ces responsables associatifs.

Le but de cette enquête visait l'étude du « croire musulman » en partant de la réception du texte sacré par les croyants, en analysant ce qu'ils disent de ce que le Coran dit.

Sont exclus de cette enquête les Musulmans wahhabiste

salafistes qui prônent la chariâ et le retour à un islam rigoriste. L'étude s'intéresse donc à l'islam de France et à ceux qui s'en réclament.

L'auteure part du constat qu'aujourd'hui le « débat sur l'intégration et la participation des jeunes issus de l'immigration s'islamise », ce qui occulte du même coup les problèmes sociaux et les discriminations qui sont aux sources du regain de religiosité de cette dernière décennie. L'émergence de l'islam et son relatif essor en France tient moins à un regain de foi qu'à un dépit lié à un déficit de reconnaissance ressenti par les jeunes issus de l'immigration depuis déjà la Marche des Beurs. Cette demande de reconnaissance s'est transformée avec le temps en demande culturelle. Les jeunes rompent avec l'obligation de discrétion de leurs parents restés silencieux sur leurs conditions. Ils se rendent visibles à travers leur religiosité. Cette visibilité, si elle est une preuve du passage de l'islam en France à l'islam de France, elle donne prise au discours islamophobe qui réduit tout musulman à sa seule dimension religieuse. Comme une réponse du berger à la bergère, les musulmans prennent la défense de l'islam au nom des valeurs citoyennes et des libertés de culte. Cette demande culturelle redéfinit en même temps la forme religieuse en ce qu'elle l'inscrit dans un « agir social » : un islam donc social où l'engagement social devient une preuve de foi. Leur

engagement ressemblent à ceux de certains chrétiens : agir non en tant que musulman mais en musulman. D'où chez ces leaders une certaine éthique musulmane qui guide leurs comportements et leurs actions. La référence à un islam vrai, présumé bon, au service d'un monde juste, opposé à l'islam perverti, notamment celui des pays d'origine, aide paradoxalement ces Musulmans à entrevoir un islam français, autochtone, à se désethniciser, sans éprouver un sentiment de trahison. Le franco-islamicus est né. Mais pour comprendre cet islam à la française, il faut revenir au père spirituel de ces leaders, en l'occurrence Tarik Ramadan. Pour ce dernier, l'islam est d'essence moderne. On y trouve les valeurs universelles, droits de l'homme et de la femme. Mieux (ou pis) : pour être moderne il faut passer par l'islam. Reprenons une citation de Tarik Ramadan : « Le Texte [sacré] permet au cœur et à l'intelligence de déduire, presque naturellement, des principes et des vérités universels et éternels sur le plan humain comme sur le plan éthique : la foi en l'Unique, la commune origine et le commun destin de l'humanité [...]. Point besoin de contextualisation » (in *Les Musulmans d'Occident et l'avenir de l'islam*, Sindbad, 2003). Forts de l'idée que le texte sacré renferme la Vérité, il devient source de tout. Cependant, l'auteure relève deux types d'utilisation du texte sacré, et partant deux catégories de Musulmans se réclamant de l'islam source de modernité : les islamisants et les socialisants.

Les islamisants : l'islam reste pour eux la seule source exclusive à partir de laquelle tout se lit

et se conçoit, jusqu'au comportement citoyen. Pour eux, « la science n'invente rien mais renforce et illustre ce que la révélation divine annonce implicitement. Les découvertes scientifiques deviennent une illustration de la perspicacité du message divin et ne sont pas reconnues comme la production de pensée humaine autonome ». Les solutions sont déjà dans les textes sacrés, directement consommables. Le texte coranique est dès lors utilisé comme un livre de recettes pour toute relation humaine, un prêt-à-penser : y a qu'à copier ! Le quotient familial de la CAF est dans le Coran : c'est la *zakat*, l'aumône, un des cinq piliers de l'islam !

Cette lecture littérale génère des conduites pour le moins étonnantes. Ainsi, pour autoriser des filles à jouer au foot-ball avec des garçons, on s'en remet au comportement du prophète qui s'adonnait aux courses de chameaux avec sa jeune épouse Aïcha, ce qui rend donc *halla*, licite, la mixité dans le sport, sauf qu'en piscine le "hijab nautique" est de rigueur. On voit donc que l'ouverture à la modernité, souhaitée ou non, prend sa justification dans le texte coranique comme dans les *hadiths* (paroles et faits du prophète Mohammed). L'argument pour la mixité tire sa force moins dans les principes d'égalité entre hommes et femmes que dans la tradition prophétique qui autorise tel ou tel comportement. La femme doit-elle serrer la main à un homme ? On trouve dans la réponse dans les hadiths puisqu'un jour le prophète recevant des femmes n'a pas daigné leur serrer la main. Cqfd. Qu'aurait fait le prophète devant telle ou telle situation ?

Devant un Coca-Cola ? Une charcuterie ? Un frôlement d'une bouteille millésime ?

Ce nouveau discours sur l'islam, très près de la lettre, se ressourçant uniquement au temps de la révélation, enjambe l'histoire faite d'expériences des hommes, et du même coup travaille à creuser des trous de mémoire. Il procède de la régression qui laisse peu de place à la pensée.

Les socialisants, contrairement aux islamisants, s'ils se réfèrent aussi au texte sacré dans leur conduite, tentent d'en tirer des leçons d'ouverture à la modernité. Suivant en cela la sentence Ramadanienne : « il n'y a pas d'islam sans action sociale ».

Les islamisants cherchent les solutions *dans* le texte, les socialisants le font *avec* le texte. Pour ces derniers, l'islam ne résout pas tout, comme l'exprime si bien un interviewé : « on peut dire que la religion ressemble à un gaz. Comprimé de trop, il explose, mais si vous le laissez sans limites, il se répand ». Pour eux, l'islam contient une injonction à s'ouvrir, à s'abreuver à d'autres sources. L'islam apparaît en cela comme source à d'autres sources, donc source de médiation.

Ces socialisants font appel aux personnalités extérieures, laïques, religieuses, pour débattre des problèmes sociétaux. Le Prophète, n'a-t-il pas fait appel aux Romains pour organiser son administration ? L'argument est de poids ! Dès lors, l'islam ne rentre plus en concurrence avec les autres visions du monde. La symbolique musulmane n'est pas utilisée pour conspuer les valeurs de l'Occident, prédilection des Salafistes, mais, au contraire, à les rejoindre ... à partir de l'islam.

Cette division en deux catégories de Franco-musulmans est beaucoup moins tranchante qu'elle n'y paraît. Les deux « discours se croisent, se chevauchent, parfois se contredisent chez le même leader, illustrant un mouvement dialectique qui se construit de jour en jour ». C'est pourquoi il faut se méfier du discours qui veut arrimer tout musulman à une sorte d'islam unique, sans référence à une pratique différenciée, ce discours-là a inventé un "Mr. Islam" qui n'existe pas.

Les pratiques et les interprétations sont diverses et souvent opposées. Par ailleurs, le vocabulaire religieux n'empêche pas le raisonnement profane. On y décelle une sorte de « croire » à géométrie variable ».

L'auteure regrette que ces Musulmans n'aient pas engagé une herméneutique du texte sacré qui leur permettrait d'en lever en quelque sorte le nez. Mais est-il possible pour qui croit fermement à la révélation d'avoir un discours objectif sur le texte sacré ? En parler du dehors ? ■

Achour Ouamara

La question interculturelle dans le travail social.

Repères et perspective.

- Gilles Verbunt -

La Découverte, 2004.



L'interculturalité est le lieu de rencontres de différents modes d'être et de pensée. Quand, de surcroît, cette rencontre met aux prises un travailleur social (prestataire) et un étranger-usager (prestataire), la relation devient des plus complexes tant elle suscite des attentes de part et d'autre qui peuvent, parfois, déboucher sur des malentendus. C'est à cette tâche que l'auteur rompu à l'interculturalité s'attelle dans ce livre pour en démêler les écheveaux et mettre le doigt sur un certains nombre de préjugés liés à la méconnaissance des cultures dont sont originaires les étrangers. Car, « l'interculturel commence à partir d'un effort de soi et de sa propre culture. Le dialogue devient interculturel quand le travailleur social s'efforce de s'intégrer à l'univers culturel de ses interlocuteurs, non pour devenir comme eux, mais pour comprendre, et éventuelle-

ment s'affronter à la logique des conceptions et de comportements différents du sien ». Révision donc des principes classiques du travail social dans l'espace interculturel en interrogeant : 1. le relationnel (une bonne relation implique à la fois qu'elle est humaine, rassurante, et techniquement opérante) ; 2. les valeurs (reconnaissance de l'usager dans son individualité et au sein de leur communauté à laquelle il est lié) ; 3. lever l'écran des représentations (prendre des précautions dans l'usage de la mémoire, traquer le préjugé colonialiste et l'éthnocentrisme) ; 4. lutte contre la dépendance communautariste et l'individualisme égoïste.

Le relationnel est primordial dans le travail social surtout quand les personnes étrangères sont originaires des cultures où le relationnel prime sur tout. Il exige du travailleur social un décentrement, un éloignement de ses propres rivages familiers pour s'approcher d'autres rivages, se concilier des formes contradictoires liées aux logiques culturelles différentes. Tel est le défi quotidien du travailleur social. Quand, par exemple, l'assistante sociale est perçue comme une grande soeur ou une mère, ce qui implique une perception des droits et devoirs obéissant à des logiques plus relationnelles que sociales, l'attente de l'usager, dans ce cas, se place sur un autre registre qui dépasse le domaine limité du travailleur social. La déception qui

s'en suit est incompréhensible si l'on ne prenait pas en compte ces logiques culturelles. La bienveillance à la culture de l'autre veut qu'on réfléchisse sur le rapport de celui-ci à l'argent, au travail, à la religion, à l'habitat, à l'école, au corps, à l'alimentation, à la relation homme-femme... Replacer ces visions du monde et des rapports sociaux dans leur contexte culturel permet au travailleur social d'entrevoir une communication débarrassée des préjugés, susceptible de ramener l'usager de la coutume à la loi, et à la citoyenneté. Car le travailleur social est aussi un accompagnateur vers la responsabilité et la citoyenneté. S'il n'est pas un agent administratif (il ne lui appartient pas de veiller au respect de l'application de telle ou telle loi), en revanche, il est à même d'expliquer le pourquoi de la loi et les conséquences de son non respect. C'est en cela qu'il a aussi un rôle de pédagogue, d'intermédiaire, qui place la culture du compromis au coeur du travailleur social.

Le travailleur social est, en outre, constamment pris en étau entre les exigences des institutions, sa propre éthique, la situation conjoncturelle de son intervention, son rapport subjectif à l'objet de son intervention.

On voit que l'espace interculturel n'est pas de tout repos. D'où l'intérêt et la nécessité d'une formation à l'interculturel qui est à la croisée de plusieurs disciplines, afin de dépasser le danger de l'éthnocentrisme, éviter les pièges d'une mauvaise communication, acquérir des connaissances sur les autres cultures et s'interroger sur la sienne propre, se doter d'un réflexe interculturel qui

traverse la surface des conduites pour atteindre la logique profonde qui les préside.

C'est à ce prix que du « champ de bataille » qui caractérise le dialogue interculturel « ne sortent que des vainqueurs »■

Achour Ouamara

L'obsession des origines

- Antoine Spire -

Verticales/Le Seuil, 2000.



L'obsession des origines vise aussi bien ceux qui sacralisent leurs origines dans une recherche éperdue de la trace, que ceux qui enchaînent tout individu à ses origines en dehors de toute détermination historique. Car, précise, à juste titre, l'auteur, «l'homme n'est pas un arbre, et la trace de ses origines n'est pas le tout de son développement». Dans toute transmission, il y a du détournement.

Mais cet ouvrage est avant tout une réaction aux propos de l'écrivain Renaud Camus qui s'offusquait dans un de ses livres («La

Campagne de France, Journal, 1994», publié en 2000), que l'émission culturelle Panorama diffusée sur France-Culture (dont un des animateurs se trouve être Antoine Spire) était composée quasiment de journalistes d'origine juive. On se souvient de l'indignation et de la polémique que suscita le livre de Renaud Camus, retiré d'ailleurs des librairies avant d'être remis en vente, sans les phrases incriminées. Les défenseurs des «grandes valeurs françaises» vinrent à son secours, et ce, parmi les plus insoupçonnés.

Antoine Spire saisit alors l'occasion pour mettre le doigt sur ce qu'il appelle «l'antisémitisme de plume» à la Barrès, Drieu La Rochelle et consorts, une «tradition française aux sources de laquelle puise Renaud Camus».

Antoine Spire fait aussi un détour autobiographique en analysant son rapport subjectif à la culture juive. Ainsi, Son père s'était converti au catholicisme pour "passer, disait-il, du règne de la Loi au règne de l'Amour". On y découvre toute la complexité

d'une identité au carrefour de plusieurs cultures, un démontage par l'exemple de la notion de souche qui cache mal l'obsession de pureté.

On ne peut que partager l'indignation de l'auteur quant au livre de Renaud Camus, barrésien sans le style, qui ose parler de «quotas sur les ondes de la radio nationale, de l'inaptitude des Juifs et des Musulmans à exprimer les tréfonds de la culture française ou du fait que les Tsiganes n'ont pas le même rapport avec le sentiment de propriété que les autres».

Dans la postface-annexe, Michel Tubiana (Président de la Ligue des droits de l'homme) résume bien le fond de cette littérature antisémite : «les ouvrages de Renaud Camus transpirent une conception élitiste fleurant bon une France mythifiée, et dont la substance n'aurait pas évolué depuis la baptême de Clovis».

A l'obsession et l'emballement des origines, Antoine Spire oppose les vertus «des rapports sociaux, de travail, de vie, de confrontation avec autrui, qui organisent son existence tout au long d'un parcours dont d'autres hommes ont éventuellement fixé les constantes et balisé les chemins» ■

Achour Ouamara